WAGNER

—ET—

Son Rôle dans l'Histoire de la Musique.

Petit historique du chant et de l'instrumentation.
Réaction contre le Donizettisme.
La synthèse Wagnérienne, union de la musique et de la poésie.
Le génie du nord, le génie du midi.—Rossini et Meyerbeer.
Les procédés Wagnériens, la légende.
Guerre à la voix humaine.
Caractère vague de la langue des sons.
La musique descriptive.
Le Leitmotive.
Wagner et la France.
Petite leçon de géographie artistique.

Wagner est très certainement, dans le monde moderne, le compositeur sur lequel on a le plus écrit, le plus bavardé, le plus raisonné et déraisonné; celui qui a soulevé le plus de critiques, souvent injustes, provoqué le plus d'enthousiasmes, parfois extravagants. On en a fait un fou, on en a fait un génie fulgurant. On a rompu je ne sais combien de lances sur cette absurde question de savoir si c'était un musicien ou si c'était un poète. "Il est trop musicien pour être poète," disaient ceux ci "Il est trop poète pour être musicien," faisaient ceux là. "Allons donc," ajoutaient d'autres en haussant les épaules, "c'est un assez bon poète pour un musicien. C'est un assez bon musicien pour un poète; voilà tout." On a même été plus loin. On prétendu, les uns, les bonnes âmes, que le Wagnerisme était une panacée et qu'il guérissait de toutes les infirmités morales et musicales; les autres. les mauvaises langues, qu'il donnait la rage et qu'on en crevait infailliblement.

Je n'ai pas à prendre part, mes lecteurs non plus, je crois, à ces querelles ridicules où l'esprit de parti et le parti pris tiennent lieu de la justice et du bon sens.

Que nous importe, après tout, qu'il y ait, dans les œuvres de Wagner 25 ou 75 pour cent de musicalité, 25 ou 75 pour cent de poésie? Que nous importe que le Wagnérisme ait fait tourner quelques cervelles mal équilibrées, ou qu'il ait provoqué les malédictions de quelques grincheux fanatiques de Rossinisme ou de Donizettisme? L'essentiel pour nous, c'est de savoir si l'œuvre de Wagner est grande et belle, si elle mérite d'attirer l'attention de tous les connaisseurs, de tous les amateurs de belles choses.

Là dessus, le doute n'est pas possible. On ne fait pas autant de bruit dans le monde, on ne révolutionne pas tout un art, sans avoir une énorme dose de talent. L'œuvre de Wagner est réellement grande et belle. Il mérite le titre de réformateur dans le sens le plus élevé que l'on attache à ce mot; car il ne s'est pas contenté de faire de la musique autrement que les autres; il a fait faire à l'art de véritables progrès. Seulement, il faut, jusque dans nos plus grands éloges, nous garder des exagérations, des extravagances inspirées par le fanatisme d'école ou le chauvinisme national.

A entendre certaines gens, la musique n'existait pas avant Wagner. Elle serait sortie toute armée de son cerveau, comme Minerve du cerveau de Jupiter. L'idée est simplement ridicule. N'était-ce donc rien que Meyerbeer? Et, avant Meyerbeer, Rossini, Berlioz? et avant Berlioz, Spontini, Weber et Mendelssohn; et avant Mendelssohn et Weber, le puissant Beethoven, le divin Mozart? et avant Mozart et Beethoven, Gluck, Rameau? et avant ces deux derniers, Lulli?

Tous ces hommes-là n'ont-ils pas été, à leur époque, des réformateurs, des créateurs? Chacun d'eux n'a-t-il pas apporté sa pierre à l'édifice commun? Chacun n'a-t-il pas jeté une nouvelle semence sur le champ d'une vastitude et d'une fécondité sans égales de la musique moderne?

Est-il bien sûr même que les étonnants progrès accomplis par ces artistes soient dûs uniquement aux conceptions de leur génie? N'ont-ils pas été puissamment aidés eux-mêmes par les découvertes de la science physique et par ses applications à la fabrication des instruments de musique?

Pour arriver à certaines combinaisons orchestrales absolument inconnues des anciens, pour songer même à la possibilité de les réaliser, ne fallait-il pas que les instruments, les outils avec lesquels ces musiciens travaillaient, fussent inventés, agrandis, perfectionnés, tels que nous les voyons, à l'heure qu'il est?

Aujourd'hui, par exemple, nous sommes émerveillés des progrès prodigieux accomplis dans notre siècle par l'astronomie.

A qui en faut-il attribuer l'honneur? Est ce uniquement au génie de nos nouveaux astronomes?

N'est-ce pas autant et plus encore à la fabrication des puissants instruments d'optique qui leur ont permis de constater des phénomènes célestes qui avaient, jusque-là, échappé à toutes les observations?

J'ai presqu'assisté à une des plus merveilleuses découvertes qui se soient faites en ce genre, dans le monde moderne, à la découverte d'une planète faite, non pas à coups de télescope, mais à coups de chiffres, dans la retraite du cabinet. Jamais le calcul n'a remporté un aussi beau triomphe.

Mais le jour où Leverrier se tournant vers ses confrères de l'observatoire de Paris, leur disait:

"Braquez votre télescope de tel côté; vous y trouverez à telle place, entre telle et telle étoile, une planète de telle dimension et exécutant tel mouvement", c'est qu'il avait travaillé sur des données certaines; c'est que, avant lui, les observateurs avaient remarqué de ce côté des perturbations dont ils ne se rendaient pas un compte exact. Or, ces perturbations, ils ne les avaient aperçues qu'au moyen d'instruments d'optique sortis souvent d'obscurs ateliers.

Supposez même que le jour où Leverrier faisait sa découverte, il ne se fût pas trouvé d'instrument assez puissant pour aller saisir dans les profondeurs du ciel où il était resté caché jusque-là, l'astre nouveau signalé par lui, on en serait peut-être encore à douter de la valeur de ses travaux. Peut-être serait-il mort au milieu de cette notoriété éphémère et banale, sort de tous les savants qui n'ont pas eu la chance de laisser sur leur passage une traînée lumineuse.

Ces réflexions qui paraissent complètement étrangères à la musique moderne et à son histoire sont, au contraire, fort utiles pour leur intelligence; elles jettent sur elles une vive lumière; elles en donnent la clé.

La musique, telle que nous l'entendons de nos jours, ressemble à l'astronomie, en ce sens qu'elle ne travaille que sur des données qui lui sont fournies par des instruments inertes par eux-mêmes et fabriqués par des hommes, les trois quarts du temps, étrangers à la musique, comme ils le sont à l'astronomie.

Cela est si vrai, que l'histoire des progrès de cet art se lie intimement à celle des progrès de la lutherie, qu'elle se confond avec elle.

Il faut bien le dire, presque toutes les réformes opérées dans le drame lyrique reposent sur les conquêtes faites dans cette partie de la physique que l'on appelle l'Acoustique.

Qu'on se reporte par la pensée à deux ou trois siècles en arrière, on se trouvera en face d'un orchestre qui n'existait réellement pas. De quoi se composait-il autrefois? De quelques violons et violes d'amour. Cela ne s'appelait même pas orchestre du temps de Louis XIV; on disait alors les violons du Roi.

Ce fut Lulli qui aux violons et aux violes ajouta quelques instruments—de bois bien entendu: flute, hautbois. etc. La clarinette n'est venue que plus tard. C'étaient là des instruments bien innocents, comme on le voit. Tous les instruments à vent, de cuivre, qui nous remplissent aujourd'hui les oreilles et nous étourdissent, même en pleine rue, étaient encore dans le néant.

Le violon lui-même, le plus brillant, le plus souple, le plus fertile en ressources de tous les instruments; le violon tel que nous le possédons aujourd'hui, ne date que du 16e siècle. Auparavant il n'avait pas la botte gràcieuse, élégante que nous lui connaissons et qui lui donne une si brillante sonorité.

Quant au violoncelle, il est plus moderne encore; il ne date que du 18e siècle. Ce n'est que vers le commencement du 19e que font leur apparition les virtuoses de la basse.

Que dire des instruments à vent, dont on ne peut plus se passer aujourd'hui? La flûte, par exemple, était un instrument presqu'informe, aux ressources très limitées. Telle que nous la voyons et et que l'on a appelée longtemps la flûte traversière ou la flûte allemande, elle est très moderne. Il n'y a pas plus de 60 ans qu'un allemand, Boehm, a perfectioné la flûte de Tulon et lui a donné la sonorité et la justesse de sons dont elle jouit.

Encore une nouvelle venue, la clarinette, qui a fait, depuis, de prodigieux progrès, et a pris la première place dans les orchestres d'harmonie. Elle n'a même pas dit son dernier mot, car on vient encore de la perfectionner et d'en créer une nouvelle, dite la clarinette basse.

Quant aux autres instruments, de cuivre ceux-là, ils sont pour ainsi dire nés d'hier: le trombone à clés, par exemple, et toutes les grosses bombardes aux formidables sonorités.

Le père de tous ces instruments est l'ophicléide, sorte de serpent en cuivre et à clés, qui remplaça l'ancien serpent, grossier instrument de bois, aux sons rauques et discordants, qui a lontemps accompagné le plain-chant dans les églises L'ophicléide nous est venu de la Saxe et du Hanovre d'où il était originaire, en 1820. Il en est sorti une foule de dérivés qui forment maintenant le gros de l'instrumentation de cuivre, l'artillerie légère et la grosse artillerie de l'orchestre.

Pour en finir avec ce sujet sur lequel il était impossible de ne pas s'arrêter un instant, sous peine de ne rien comprendre à l'histoire de la musique, ni au rôle qu'y a joué ou qu'a voulu y jouer Wagner, y a-t-il, à l'heure qu'il est, un instrument plus indispensable que le cornet à piston? on lui fait même jouer les premiers ténors dans les concerts en plein vent. Eh bien, le cornet à piston est de création toute récente. J'ai entendu, dans ma jeunesse, les premiers virtuoses de cet instrument— Arban, par exemple.

(*La suite à dimanche prochain.*)

ACTRICES EN TRAVESTI.

La coïncidence est curieuse. Mme Sarah Bernhardt qui jouait l'autre soir, à Paris, en travesti, le rôle de Lorenzino de Médicis, dans la pièce de Musset, n'avait pas revêtu le costume d'homme au théâtre depuis le *Passant*, de Coppée, où, dans Zanetto, elle avait le costume florentin. On l'y a revue ce soir-là, *Lorenzaccio* se déroulant, comme le *Passant*, à Florence.

Seulement, le costume, cette fois, a été de caractère sévère. Zanetto avait le chanson sur les lèvres:

Mignonne, voici l'avril!
Le soleil revient d'exil......

Lorenzino de Médicis, débauché, blasé, prend des airs de justicier. C'est un Rolla mâtiné d'Hamlet, qui va jusqu'à l'assassinat. On a dit ce qu'a été Mme Sara Bernhardt dans ce rôle étrange et superbe. Mais nous nous ne pouvons pas nous empêcher de rappeler ici, un souvenir au Zanetto de 1869, au petit chanteur florentin dont Coppée, alors à ses débuts, admirait "l'exquise beauté blonde" et le "talent plein d'élégance et de grâce." Quel chemin parcouru depuis!

⁂

De toutes les actrices qui ont joué en travesti au théâtre, Déjazet est, croyons-nous, celle qui a porté le costume d'homme avec le plus de piquant, de désinvolture et de charme. On a dit en parlant de la souplesse de son talent, que ce talent pouvait être mis à toute sauce, ce qui permettait de faire tour à tour de Déjazet une paysanne et un roué de la Régence, une courtisane et une ingénue, une marquise à paniers et un jeune écolier, Frétillon et Vert-Vert, le marquis de Létorières et la marquise du Tonneau, Mme de Prétintailles et la Camargo, enfin une Reine et une gardeuse de dindons.

C'est Jules Janin qui, parlant d'elle, alors que Déjazet avait soixante-cinq ans, disait qu'elle avait pu être tour à tour "le jeune Bonaparte à l'école de Brienne, le jeune duc de Reichstadt au lit de mort, le jeune roi Louis XV aux pieds de Mlle de Narbonne, le jeune Richelieu à la Bastille...." Et il s'extasiait sur l'étourdissante jeunesse de cette comédienne qui avait pu "amonceler sur sa tête tant de couronnes, tant de rires et tant d'amours." Et Paul de Saint-Victor d'ajouter: "Quelle vivacité spirituelle elle prêtait à ces freluquets de fine souche, quelle élégance dans le débraillé, quelle impertinence de bonne compagnie! L'illusion était complète; on croyait voir un joli seigneur à talon rouge, remis dans son monde, qui se remettait à pirouette et à persifler."

Ah! ce talon rouge! Personne n'avait le pied plus fin, plus élégant, plus spirituel que Déjazet. N'est-ce pas à une représentation des *Premières armes de Richelieu* qu'on lui décocha ce madrigal roulé dans un bouquet de lilas blanc? Tout un madrigal au pied de Déjazet!

Il est petit, il est joli,
Comme la patte
D'une chatte;
Au jour, quand il sort du lit.
Il est doux, blanc, frais et poli;
Comme une colombe blanche
Sur une branche
Au bord du nid.
. . . .

Parmi les pièces que Déjazet joua en travesti il faut citer: les *Premières armes de Richelieu*, le *Marquis de Létorières*, *Gentil-Bernard*, les *Premières armes de Figaro*, *Monsieur Garat* et les *Prés Saint-Gervais*. Elle joua aussi le Chérubin de Beaumarchais. L'histoire en est amusante et mérite d'être contée.

Déjazet, au temps de sa jeunesse, avait eu la bonne fortune d'interpréter le rôle à une représentation à bénéfice de Mlle Duchesnois, au Théâtre-Français, avec Mlle Mars qui faisait la comtesse Almaviva et Monrose, Figaro. Elle avait chanté *Mon cœur soupire* de façon adorable et avait remporté un immense succès.

Près de quarante ans après, quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'un jour on vint lui demander de rejouer ce rôle de Chérubin pour une nouvelle représentation à bénéfice au théâtre Ventadour. Rose Chéri allait faire la comtesse; Augustine Brohan, Suzanne, et Régnier, Almaviva. C'était au temps où Mme Carvalho attirait tout Paris avec le chef-d'œuvre de Mozart.

—Y pensez-vous, dit Déjazet, chanter *Mon cœur soupire!* après Mme Carvalho?

On insiste. Elle hésite et finit par aller entendre Mme Carvalho au théâtre. Au baisser du rideau, après la romance, Déjazet va féliciter la cantatrice dans sa loge.

—Ah! madame, lui dit-elle, vous m'empêchez de jouer Chérubin!

En quittant le théââtre, Déjazet conte sa peine à son fils, qui a aussitôt une idée:

—Puisque tu ne peux plus chanter *Mon cœur soupire*, fit-il, contente-toi de dire la romance de Beaumarchais: *J'avais une marraine.*

Déjazet suit le conseil de son fils, et le soir du *Mariage de Figaro*, elle remporte un succès tel que l'Alboni quitte sa loge pour aller la féliciter.

⁂

Si Déjazet reste au premier rang parmi les actrices qui ont joué en travesti, il n'en est pas moins juste de rappeler le souvenir de Mlle Anaïs, des Français, qui joua avec grâce certains rôles d'homme et notamment le Pablo de *Don Juan d'Autriche* et les *Enfants d'Edouard*. Un autre souvenir, et c'est celui de Mlle Scriwaneck qui joua nombre de travestis au Palais Royal.

Rappelons, en passant, la pittoresque silhouette de Mme Marie Laurent dans les *Chevaliers du Brouillard*, et celle de Mme Zulma Bouffar dans le *Roi Carotte.*

Le drame romantique nous a offert entre autres travestis celui du page Arthur, le page de la duchesse de Guise dans l'*Henri III*, de Dumas, et que jouait si gentiment, il n'y a pas longtemps encore, à la Comédie-Française, Mlle Bertiny. A l'Opéra, les rôles de Siebel, dans *Faust*, et du page de la reine Marguerite, dans les *Huguenots*, ont permis d'admirer la grâce des plus charmantes cantatrices françaises.

L'opérette, depuis trente qu'elle fait florès, a offert plus d'un spirituel travesti, un des plus charmants étant le Petit Duc si joliment représenté naguère par Jeanne Granier. Une comédienne qui a laissé des souvenirs tout aussi exquis dans les rôles à travesti, c'est Céline Chaumont, inoubliable dans le *Petit abbé*, dans *Toto chez Tata.* On a conté qu'elle avait joué d'une façon ravissante, en province—et nous n'en doutons pas—les rôles à travesti de Victorien Sardou, dans *Monsieur Garat*, les *Pres Saint-Gervais* et les *Premières armes de Figaro*. Et puisque nous parlons de Sardou, rappelons Léonide Leblanc, dans le rôle de Raphaël de *Nos Intimes.*

L'opérette a encore offert Mme Peschard dans la *Timbale d'argent* et le public applaudit tous les soirs Mlle Peraya dans le rôle d'Alexandrivore de l'*Œil crevé.* Ce rôle créé par l'acteur Alexandre a été donné l'année dernière, par une innovation heureuse, à une femme. Ce n'est pas nous qui nous en plaindrons. Rappelons-nous le récent souvenir de Félicia Mallet dans l'*Enfant prodigue* et de Mme Réjane dans *Fantasio.*

Ce nom de Fantasio fait penser à Fortunio et rappelle que, à la création, au Théâtre Historique, le rôle de Fortunio, dans le *Chandelier*, fut joué par une femme, Mme Debrou. La tradition a été respectée dans l'opérette d'Offenbach, la *Chanson de Fortunio*, car c'est toujours une femme qui chante, en travesti, l'adorable romance:

Si vous croyez que je vais dire....

PENSÉES.

Ceux qui cherchent le bonheur dans le faste et la dissipation, ressemblent à ces gens qui préfèrent l'éclat des bougies à la lumière du soleil.

Les raccommodements sont les étapes de la séparation.

Pour être heureux, il faut croire d'abord au bonheur.

LE

Château de Windsor

La château de Windsor dresse au-dessus de la Tamise, dans un paysage adorable, la masse imposante de ses bâtiments que domine la Tour Ronde. La forteresse date de Guillaume le Conquérant. Les successeurs se sont plus à l'agrandir et à l'adapter aux besoins d'une civilisation plus raffinée. Aujourd'hui le château est une des plus belles résidences royales du monde. Les souvenirs historiques y abondent et une visite au château de Windsor permet de passer en revue les diverses phases de cette histoire d'Angleterre si mouvementée et qui touche par tant de points à celle de certaines autres nations.

Voilà la Tour de Winchester qu'habitaient les évêques de cette ville quand, en vertu de leur office de prélats de l'ordre de la Jarretière, ils venaient assister à l'admission d'un nouveau chevalier dans l'ordre. Voici la Tour du Lieutenant et celle du Diable, où Jacques Ier, roi d'Ecosse, passa les dix-huit années de sa captivité, d'où il vit, se promenant dans les jardins du château, la belle lady Joan Beaufort, cousine du roi d'Angleterre, à laquelle il adressa des vers qui, en termes émus, peignent son malheur et son amour, qu'il épousa plus tard quand il fut rendu à la liberté. La Tour Normande a reçu des prisonniers moins illustres, mais on retrouve ici les noms de ceux qui y furent enfermés pendant les guerres de la Révolution.

Une tour présente un intérêt particulier: c'est la Tour du roi Jean, celui qui fut fait prisonnier sur le champ de bataille de Poitiers. On l'y conduisit après lui avoir fait traverser la ville de Londres. Il fut, au reste, traité avec beaucoup de courtoisie; la chasse lui était permise, ainsi que tout autre amusement à son goût. Se promenant un jour avec son vainqueur et le roi David II, d'Ecosse, également prisonnier, il se plaignit de n'avoir point de ses fenêtres une vue digne d'une résidence royale. "Nous pourrons changer tout cela, répondit Edouard, avec les rançons de Vos Majestés." L'armure du roi Jean et celle de son compagnon de captivité sont dans la salle d'armes du château.

Pénétrant dans le Palais, on en admire la richesse. La bibliothèque contient une intéressante collection de médailles, de manuscrits enluminés, d'anciennes reliures et de miniatures orientales. La reine Anne se trouvait dans une des pièces de cette galerie quand un messager apporta la nouvelle de la victoire de Bleuheim. La galerie de Waterloo contient les portraits des soldats et des hommes d'Etat anglais, à l'époque où se termina la guerre avec la France. Eu haut du grand escalier et dans la salle qui communique aujourd'hui avec la bibliothèque, Georges II dinait en grand apparat. Nous avons déjà dit un mot de la salle d'armes où l'on peut admirer le bouclier d'argent incrusté d'or que Benvenuto Cellini exécuta pour François Ier et que celui-ci offrit à Henri VIII lors de la rencontre du Camp du Drap d'Or. On y voit aussi les bustes de Marlborough, Wellington et Nelson, un morceau du mât de la *Victoire*, le vaisseau amiral de ce dernier, et d'autres reliques que conserve précieusement le patriotisme des Anglais.

L'ancienne salle de présence de la reine et l'ancienne salle d'audience sont parmi celles que l'on montre ordinairement au public. Elle sont richement décorés ainsi que la salle Van Dyck qui compte de beaux portraits de ce grand peintre, ainsi que des cabinets de prix, dont le plus remarquable est un spécimen d'ouvrage en or moulu de Gouthière. Dans la salle Saint-Georges ont lieu les grands dîners de gala. Elle est adossée à la chapelle privée de la reine où un beau groupe de Dalou rappelle les membres de la famille royale qui sont morts dans leur enfance.

Puis ce sont les appartements privés de la reine: la salle à manger, le grand corridor avec ses meubles de prix, ses porcelaines précieuses et des tableaux remarquables, tels que les portraits de Pitt et de Walter Scott, une scène londonnienne de Hogarth, la représentation du premier conseil tenu par la reine après son avènement au trône. Les salons, distingués par la couleur de leur mobilier, sont superbement décorés. Ici encore on a recherché les specimens de l'art français: ils sont nombreux. Claude est représenté à Windsor par cinq toiles; Jeannet par trois portraits de Marie Stuart, le portrait de Marie de Guise, reine d'Ecosse, celui de Don Carlos, fils de Philippe II, celui de François II, et le portrait d'Archibald Douglas, comte d'Angus. Mignard a les portraits d'Hortense et Marie Mancini, celui de Louis XIV, celui d'Henriette, duchesse d'Orléans, avec ses enfants, et la *Diseuse de bonne aventure.* Gaspard Poussin a deux paysages et un *Jonas jeté à la mer.* Mme Vigée le Brun a deux portraits, Boucher une toile, *Vénus et l'Amour*, et l'art contemporain français est représenté par les portraits du duc et de la duchesse de Nemours, d'Eugène Lami, les *Politiciens de village* de Meissonier, et de Protais la *Découverte du corps du prince impérial.*

Il faudrait un petit volume pour décrire le château de Windsor. On ne peut en donner ici qu'une idée bien imparfaite. La place manque pour parler des cloîtres et de la chapelle Saint-Georges, d'une riche décoration, où sont enterrés Henri VIII et sa troisième femme Jeanne Seymour, et Charles Ier, et qui surmonte le caveau royal où reposent les trois prédécesseurs immédiats de la reine Victoria. A côté est la chapelle Albert où sont enterrés le prince consort, son dernier fils le duc d'Albany qui mourut sur le sol français, et ce jeune duc de Clarence que la mort enleva au moment où il venait de se fiancer avec la princesse qui est devenue la femme de son frère et sera sans doute un jour reine d'Angleterre.

Windsor est entouré d'admirables jardins; on peut, sans quitter la résidence royale, aller jusqu'au collège d'Eton, l'un des plus célèbres parmi les établissements d'enseignement de ce pays. Grey, Fox, Channing, Wellesley, Carlyle et Gladstone ont été élevés là. Le village même de Windsor n'est point sans intérêt. A côté de l'hôtel du Cerf-Blanc, qui est d'une haute antiquité, s'élevait l'auberge de la Jarretière, où Shakespeare écrivit en partie, sur l'ordre de la reine Elisabeth, les *Joyeuses commères de Windsor*, pièce adorable où le génie du maître, fait de comique puissant et de tendresse rêveuse, s'est librement donné carrière. Il faut lire à l'ombre des tours du château cette œuvre imprégnée, comme on l'a justement dit, des parfums d'avril et de mai, qui nous présente un des types les plus purs que Shakespeare ait créés, Anne Page, peut-être l'héroïne favorite du poète, puisqu'il lui a donné le nom de sa femme, et qui nous montre Falstaff amoureux, non pas touché par un amour sincère et profond qui l'eût racheté, mais comiquement amoureux, perdant dans cette aventure tout l'esprit qui souvent l'avait jadis tiré d'affaire. Il faut évoquer ces souvenirs si l'on veut pleinement goûter ce qu'il y a de charme dans Windsor.

COMPOSITEURS FRANÇAIS EN RUSSIE.

M. Saint-Saëns est extrêmement connu et admiré à Pétersbourg, comme dans le monde entier. L'auteur du *Timbre d'argent*, qui est, sans aucun doute, un des plus grands musiciens du siècle, un artiste de premier ordre chez qui la science la plus profonde et la plus sagace n'exclut nullement l'inspiration créatrice et l'enthousiasme lyrique, l'auteur du *Rouet d'Omphale* et de la *Danse macabre*, si populaires en Russie, est allé lui-même diriger à Saint-Pétersbourg de grands concerts qui ont eu un succès énorme. Bien avant, d'ailleurs, ses œuvres symphoniques, presque toutes déjà classiques, avaient été interprétées aux grandes auditions musicales de Pétersbourg et de Moscou.

Comme compositeur de théâtre, M. Saint-Saëns a eu moins de chance. Aucun de ses drames lyriques n'a été représenté en Russie, excepté toutefois *Samson et Dalila*, joué tout récemment, du reste, et qui est en entrain de devenir une des œuvres préférées du public slave. On va monter la belle partition de M. Saint-Saëns dans toutes les villes de province qui possèdent un théâtre lyrique, et à Pétersbourg même, au théâtre Marie, qui est l'Opéra de la capitale russe et qui, sous la direction de M. E.-M. Woëwslojsky,—un grand seigneur qui est un des grands artistes de notre époque, car personne ne connaît mieux que lui l'art complexe et difficile du théâtre,—est devenu une des premières scènes lyriques en Europe.

M. Reyer, qui est non seulement un des plus remarquables compositeurs, mais aussi un écrivain hors ligne, d'un esprit, d'un verve, d'une ironie supérieurs, l'auteur de ce merveilleux drame lyrique de *Sigurd* qui atteint parfois au sublime, n'a pas été heureux en Russie, son nom n'y est pas populaire, et *Sigurd*, la seule de ses partitions qu'on y ait montée au Petit-Théâtre, théâtre privé et tout à fait de second ordre, passa inaperçu, sans doute à cause d'une interprétation insuffisante et d'une mise en scène trop rudimentaire; je crois qu'à l'Opéra impérial, *Sigurd* remporterait une victoire décisive.

M. Widor, dont on ne nie pas le talent délicat et charmant, est absolument inconnu en Russie, il faut bien le dire, et même des musiciens, j'en ai peur.

M. Massenet, au contraire, est certainement aussi populaire, aussi célèbre dans les pays du nord qu'en France. Mais ce charmeur, ce poète raffiné de l'amour sensuel et de l'amour idéal, ce musicien voluptueux et exquis n'appartient-il pas à ce petit nombre d'élus qui savent plaire à la fois aux artistes et à la foule, à qui la fortune daigne toujours sourire, sous les cieux les plus différents. Si l'auteur de *Thaïs* venait un jour lui-même en Russie, il serait acclamé avec autant d'enthousiasme qu'à Vienne, où le public raffole de ses œuvres, et où presque tous ses opéras ont été représentés avec un immense succès.

Les théâtres russes n'ont monté que quatre drames lyriques du maître français: le *Roi de Lahore*, chanté en italien, il y a déjà assez longtemps, à l'époque où existait encore l'admirable Opéra italien impérial, au Grand-Théâtre, institution artistique de premier ordre, comme toutes les scènes impériales, et qu'il faut se garder de confondre avec les scènes italiennes d'aujourd'hui en Russie, entreprises privées où deux ou trois chanteurs hors ligne apparaissent dans un cadre et un entourage lamentables. Cette belle partition eut un très grand succès; puis vint *Manon*, représentée au théâtre Marie, à l'Opéra russe également avec un succès artistique considérable, et deux autres partitions qui furent plus discutées *Werther* et *Esclarmonde*.

LE BIEN DIT DE LA FEMME.

De tous les genres de courage, celui que les femmes ont le plus, est celui de la douleur; ce qui vient sans doute de la foule de maux auxquels les a soumises la Nature.... Elles aimeraient cent fois mieux souffrir que déplaire, et braveraient bien plutôt la douleur que l'opinion.

ALFRED DE MUSSET

JUGÉ

Par des Littérateurs Contemporains.

La trahison d'une femme et la publication de la correspondance privée "d'Elle et Lui" viennent de remettre à la mode le poète à "l'âme douloureuse." Le mois dernier, ses œuvres figuraient au programme des fêtes à Versailles; dernièrement la Renaissance représentait, ainsi que l'a déjà dit l'*Abeille*, *Lorenzaccio.* Alfred de Musset est donc tout à fait d'actualité. Il semble toutefois que la jeune génération ait pour le poète des *Nuits* moins d'admiration et d'amour que les littérateurs d'il y a vingt ans. D'où vient donc aujourd'hui qu'on n'aime plus Musset comme l'ont aimé nos pères?

On a cru qu'il serait curieux de rechercher les causes de cet abandon—peut-être momentané—dans lequel les jeunes tiennent l'œuvre de Musset. Le meilleur moyen d'arriver à une conclusion n'était-il pas d'aller frapper à la porte de quelques poètes, d'interroger les féministes les plus en faveur et de poser la question aux hommes de théâtre les plus appréciés. C'est ce que l'on a fait et on a recueilli sur l'œuvre même de Musset, et sur *Lorenzaccio* en particulier, les appréciations qu'on va lire.

M François Coppée.

—J'aime beaucoup Musset, et je le considère comme un très grand poète; c'est une des gloires littéraires de la France; c'est un classique. Il a été le poète de notre jeunesse, parce qu'il est par excellence celui de l'amour et de la souffrance, et son œuvre sera immortelle. Prenez le, comme il est; ne lui demandez pas d'être un admirable ciseleur de vers, mais aimez-le avec ses qualités et ses défauts, car il eut en lui tout ce qu'il faut pour être un grand poète, une âme tendre et sensible et le génie. Certes, il semble que pour le moment il soit un peu moins à la mode, mais, croyez-moi, c'est uniquement parce qu'on ne s'occupe pas de lui.

Non seulement c'est un poète admirable, mais c'est aussi un écrivain qui eut les grandes traditions. Son théâtre, qui renferme des choses splendides, est en somme assez facile à représenter, puisque plusieurs de ses pièces font partie du répertoire de la Comédie-Française. Seul peut être *Lorenzaccio* peut sembler difficile à mettre à la scène à cause des multiples changements de décors, mais je suis convaincu que M. d'Artois et Sarah Bernhardt en pratiquant certaines coupures et sans ajouter un mot nous donneront une chose curieuse. Du reste, ce beau drame de Musset avait depuis longtemps attiré l'attention des hommes de théâtre. Dumas a fait un *Lorenzino* beaucoup moins beau, entre parenthèses, que la pièce de Musset et, sous l'Empire, Perrin, directeur du Théâtre Français, avait l'intention de représenter le *Lorenzaccio* de Musset. Il paraît que le ministère lui fit comprendre qu'il fallait renoncer à mettre sur la scène le meurtre d'un tyran.

"Voilà, dit M. François Coppée, quelle est très sincèrement mon opinion sur Musset."

M José-Maria de Heredia.

—Je considère Alfred de Musset, dit M. José-Maria de Heredia, comme un poète lyrique de second ordre, mais néanmoins comme un très grand poète qui a mésusé de ses dons et a très peu travaillé ce qu'il a fait. Je le place très au-dessous de Lamartine, d'Hugo et d'Alfred de Vigny.

victime d'une demi-violence? Nous ne l'avons jamais su. Même à son lit de mort, elle est demeurée impénétrable!

Comme Geneviève achevait ces mots, la porte de la maison fut ouverte, des pas retentirent. La jeune femme murmura:

—Le médecin!.... Enfin!

Et elle allait sortir vivement de la salle à manger. Son mari lui barra le passage.

—Ce médecin.... vous connaît-il?

—Non. Jamais encore l'enfant n'avait été malade; et je n'avais pas eu l'occasion de....

—Alors, veuillez ne pas bouger d'ici. Il ne faut pas que cet homme vous voie!

—Comment! fit-elle toute bouleversée, vous voulez m'empêcher d'assister?....

Il eut un infernel sourire.

—Si vous étiez la mère de cette petite fille, Geneviève, je ne me croirais certes pas le droit de m'opposer, quelles que dussent en être les conséquences, à ce que ce médecin vous vît auprès d'elle...... Mais, puisque vous n'êtes pas sa mère!

Ce fut comme un coup de massue pour Geneviève, la plus effroyable conséquence de l'inévitable mensonge.

Et elle sentait déjà les raisons parfaitement justes, naturelles, que son mari allait lui donner pour l'écarter, en ce moment, du lit de sa fille.

Il ne souriait plus, maintenant, il prenait une allure affectueuse, presque fraternelle; et ce n'était que dans ses yeux qu'elle pouvait voir encore les traces de l'orage.

—Tout à l'heure, ma chère enfant, nous allons examiner sérieusement, sans colère et avec la plus large humanité, la situation qui doit être faite à cette petite fille et les conséquences qu'aurait pu avoir pour nous deux, pour notre honneur, la généreuse imprudence que vous avez montrée en tout ceci. Pour l'instant, je vous ordonne, de toute mon autorité de mari, de toute ma tendresse d'amant, de ne pas quitter cette pièce tant que ce médecin sera dans la maison.

—Mais.... pensez-vous qu'un médecin....fera la moindre attention à moi?....Il ne s'occupera que de ma....nièce....

—Il n'est pas écrit sur votre visage que vous êtes la tante de cette enfant. Il est déjà bien assez fâcheux que ces paysans vous aient vue.

—C'est la première fois....

—Que vous venez ici?

—Non, mais que je n'ai pas eu la prudence, en y venant, de cacher mon visage! Ne pensez vous pas que je prenais les plus grandes précautions?

—Ah!.... Bien! fit-il avec un réel contentement; bien. Ces paysans auront vite oublié vos traits, et, du reste, vous ne vous retrouverez jamais plus en face d'eux....

—Mais....

—Je vous l'ai dit: nous nous expliquerons tout à l'heure là-dessus. Le médecin, au contraire, est un personnage redoutable....

—Obligé, par son métier, à la plus entière discrétion!

—Le secret qu'il doit à ses malades ne s'étend qu'à leur maladie. Cet homme peut fort bien ne jamais bouger de Versailles; mais rien ne l'empêche non plus de s'établir, un jour, à Paris et, de Paris, d'être appelé en consultation à Roubaix. Vous voyez-vous à Roubaix, en face d'un homme qui vous aurait rencontrée ici, cette nuit? Irez-vous lui conter l'histoire de votre sœur? Et si vous la lui contiez, pensez-vous qu'il aurait la même confiance que moi en vous?.... Non, non! cet homme ne doit pas vous voir!

—Frédéric!.. Je vous supplie... Songez que cette enfant de ma sœur, c'est comme.... comme une fille pour moi.... Et.... et vous voulez que, nous étant ici, ce.... médecin....ne voie que des étrangers auprès de l'enfant?.... Ce n'est pas possible! Je lui ai fait dire d'accourir, parce que j'étais ici pour quelques heures....

—"Qui" avez-vous fait dire qui était ici?

—La personne qui s'intéresse à l'enfant.

—Alors, il ignore si cette personne est un homme ou une femme. Et c'est moi qui le recevrai.

—Vous?

—Ne dois-je pas m'occuper de cette nièce.... de la main gauche?

—Mais.... ces maladies sont si dangereuses!

—Le sont-elles moins pour vous que pour moi?

—Et.... votre réputation.... à vous?

—Oh! peu importe ce qu'on peut penser de moi. La réputation d'un homme à cet égard!....

Et il eût un geste dégagé. Puis il ouvrit la porte de la salle à manger. Mais, avant de sortir, il laissa tomber sur sa femme un regard terriblement lourd, et il sembla, à Geneviève, que ce regard descendait au fond d'elle-même, allait y lire son secret.

Oh! qu'elle devinait bien ce que signifiait ce regard! Qu'elle comprenait l'épreuve qu'il lui imposait! Il l'éloignait du lit de sa fille, peut-être mourante, pour s'assurer qu'elle n'était pas sa mère. Elle se laissa aller sur sa chaise, la tête renversée sur le dossier, et bégaya péniblement:

—Les hommes ont toujours raison.... Montez seul, mon ami, puisque vous estimez que c'est le plus sage.

Alors, il sortit, et Geneviève, dès qu'elle entendit son pas dans l'escalier, joignit les mains, glissa peu à peu à genoux, et, tant qu'elle fut seule, elle demeura ainsi, bégayant de temps en temps:

—O sainte Mère de Dieu, aurai-je assez souffert pour que vous me conserviez ma chérie et pour que cet homme, mon maître, notre maître à tous, lui soit pitoyable!

Frédéric Lequesnoy, cependant, arrivait au premier étage; et, avant de pénétrer dans la chambre de l'enfant malade, il se retournait vers le rez-de-chaussée, s'imaginant que Geneviève allait apparaître à la porte de la salle à manger, qu'elle n'aurait pas eu ce courage surhumain de lui obéir.

Et, ne le voyant pas, il murmura:

—Elle ne m'a pas menti.... Elle n'est pas sa mère....

Et, un peu rasséréné, il marcha vers le lit sur lequel le médecin se penchait.

—Y a-t-il encore du danger, docteur?

Le médecin, qui examinait la gorge, dit, sans se retourner:

—Tant que la gorge n'est pas absolument dégagée, il y a danger d'étouffement presque subit On a badigeonné régulièrement comme je l'ai indiqué?

—Oui, répondit la femme Pellerin.

—Et cependant, il y a toujours des amas de membranes. Voyons ce qui a déjà été rejeté.

On lui apporta le bol contenant les déjections de la fillette. Il eut une moue peu rassurante; et:

—On a bien fait de venir me chercher. Nous allons bien la secouer, la pauvre chérie; mais un vomitif est indispensable.... Hier au soir, cela paraissait en bonne voie; et ça a empiré tout d'un coup.... Mon pauvre petit loup....

Il faisait un câlin à l'enfant dans le cou.

—Je crois que nous allons gémir; mais on sera soulagé ensuite.

—Que faut-il aller vous chercher, docteur?.... interrogea Frédéric.

—J'ai apporté ce qu'il fallait.

Et le médecin, avec beaucoup de gentillesse, de douceur, fit prendre le vomitif à l'enfant.

A continuer.

CAUSERIE.

LES

Mèdecins Experts

JUGÉS PAR LA FACULTÉ FRANÇAISE.

Le docteur Ladreit de Lacharrière. — Le professeur Brouardel. — Le docteur Labbé.

M. le docteur Ladreit de Lacharrière est l'auteur d'un projet qui va très prochainement être soumis par M. le docteur Labbé au groupe médical du Sénat et de la Chambre, à Paris. Ce projet a pour but d'assurer à l'accusé devant les juridictions criminelles des garanties que ne lui donne pas actuellement le mode de fonctionnement du service des expertistes médico-légales. En un mot, il s'agit de rendre moins fréquentes, moins inévitables, pourrait-on dire, les erreurs judiciaires.

Une feuille parisienne a pensé qu'il était intéressant, à ce propos, de recueillir l'opinion de l'auteur du projet en même temps que celle des sommités médicales dont l'avis peut être considéré comme le plus précieux en cette matière.

Chez le docteur Ladreit de Lacharrière.

—S'il est une anomalie entre toutes choquante, dit M. le docteur Ladreit de Lacharrière, c'est celle qui confère un pouvoir d'appréciation souverain à un seul expert dans les questions où il semble que le raisonnement humain puisse le plus facilement faillir. Quand un tribunal vous a condamné en matière civile, vous avez la ressource d'en appeler à une juridiction supérieure mieux informée. En matière pénale, au contraire, lorsqu'un médecin expert a été sollicité de donner son avis, il semble que la science tout entière se soit à tout jamais prononcée, que cet avis doive être considéré comme infaillible, définitif La loi admet qu'un magistrat puisse se tromper, mais elle a une confiance aveugle dans la science du médecin; elle a tort—combien de faits l'ont prouvé, ne serait-ce que récemment la retentissante affaire d'Amiens. Magistrats et médecins sont hommes et leur science peut faillir en une commune erreur.

Je propose donc, autant pour dégager la trop lourde responsabilité du médecin expert, dont on exige des conclusions que bien souvent son inexpérience ne devrait pas lui permettre de formuler, que pour donner à la libre défense de l'accusé toutes garanties, la constitution d'une commission de contrôle qui serait chargée d'examiner *tous* les rapports d'expertise médico-légale. Elle serait formée de médecins, de magistrats et d'avocats, et constituerait un véritable *tribunal d'appel* en matière de médecine légale. Croyez-vous, par exemple, qu'une telle commission aurait laissé passer les rapports des médecins de Rouen, qu'elle ne se serait pas aperçu de la négligence du chimiste qui avait omis d'analyser le sang dans lequel il lui aurait été si facile de retrouver des traces d'un empoisonnement par l'oxyde de carbone?

Ainsi donc, préventivement, quelles que soient ses conclusions, toute expertise serait contrôlée par cette commission avant d'être produite en justice.

Tel est mon projet que je suis, d'ailleurs, tout prêt à modifier si l'on m'en montre les imperfections, mais qui je crois est utile et raisonnable. Dans une première réunion à laquelle assistaient les docteurs Brouardel, Descouts, M. le conseiller à la cour d'appel Benoît, M. l'avocat général Jacomy et Me Danet, tous membres de la Société de médecine légale, l'avis unanime a été qu'il y avait lieu de remédier au plus vite à un état de choses dangereux, de nature à nuire autant à la réputation du corps médical qu'à la bonne administration de la justice.

Chez M. le professeur Brouardel.

Le savant doyen de la Faculté de médecine, qui depuis plus de vingt ans professe la médecine légale, M. le professeur Brouardel, a bien voulu, à ce sujet, nous faire ces très intéressantes déclarations:

—Je suis d'autant plus à l'aise pour m'exprimer en toute franchise sur la question dont vous venez m'entretenir que je considère comme un véritable devoir de signaler les conditions vraiment défectueuses dans lesquelles fonctionne en France le service des expertises médico-légales. Puisqu'on veut bien m'accorder quelque expérience en la matière, je suis très heureux de pouvoir dire franchement ce que je pense.

Les médecins experts sont ac-